

17277

Conservé la Couverture

MARIUS-ARY LEBLOND

9386

9385

Peintres de Races



HOLLANDE — ESPAGNE — SCANDINAVIE
ANGLETERRE — RUSSIE — BELGIQUE
ALLEMAGNE — FRANCE — ITALIE
AFRIQUE — AMÉRIQUE — OCÉANIE

BRUXELLES

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire

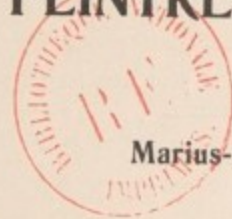
G. VAN OEST & Cie

1910

PEINTRES DE RACES

PAR

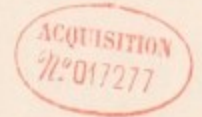
Marius-Ary LEBLOND



311

Li V.
7051

Peintres de Races



PAR

Marius-Ary LEBLOND

HOLLANDE — ESPAGNE — SCANDINAVIE
ANGLETERRE — RUSSIE — BELGIQUE
ALLEMAGNE — FRANCE — ITALIE
AFRIQUE — AMÉRIQUE — OCÉANIE

BRUXELLES

Librairie Nationale d'Art et d'Histoire

G. VAN OEST & Cie

—
1909

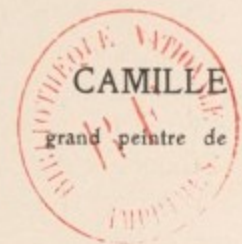
Traduction et reproduction réservées pour tous les pays.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

- Les Vies parallèles**, roman de grande ville; Fasquelle édit.
- Le Zézère**, roman colonial; Fasquelle édit.
- Le Secret des Robes**, roman de la couleur; Fasquelle édit.
- La Sarabande**, roman de mœurs électorales exotiques; Fasquelle édit.
- Les Sortilèges**, roman des races de l'Océan Indien; Fasquelle édit.
- L'Oued**, roman algérien; Fasquelle édit.
- Leconte de Lisle**, avec des documents inédits : La jeunesse républicaine. — Les débuts en Bretagne. — L'Action en 1848. — Poésie et Socialisme. — L'Hellénisme libéral. — Le pessimisme révolutionnaire. — Le patriotisme colonial. — 1870 et la Commune. — Le génie créole. Éditions du *Mercur* de France.
- Anthologie coloniale** : Pour faire aimer nos colonies. Morceaux choisis de B. de St-Pierre, Chateaubriand, Flaubert, Gautier, Leconte de Lisle, Dierx, Heredia, Reclus, Zola, Maupassant, Marguerite, Fromentin, Rosny, Claudel, Voguë, Cherbuliez, Bertrand, Ajalbert, Gallieni, Faidherbe, Lanessan, Brazza, Bory de St-Vincent, etc. Larousse édit.
- La Société Française sous la troisième République** (d'après les romanciers contemporains) : l'Enfant, l'Officier, le Financier, l'Aristocratie, les Anarchistes, les Socialistes. — Dans la « Bibliothèque d'histoire contemporaine ». Alcan édit.
- La Grande Ile de Madagascar** : Les Régions et les Races. — Les Mœurs. — Les Fêtes. — La Poésie. — L'Art. — Les Croyances. La Civilisation du Bœuf et du Riz. — Les Ressources naturelles. Avec illustrations. Delagrave édit.
- Ouvrage couronné par l'Académie française.
- L'Idéal du XIX^e siècle** : Le rêve du bonheur depuis Rousseau et B. de St-Pierre; l'idéal artistique du socialisme. — Dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». Alcan édit.
- Prix annuel de *La Critique* 1909.

A PARAÎTRE :

Artistes de France.



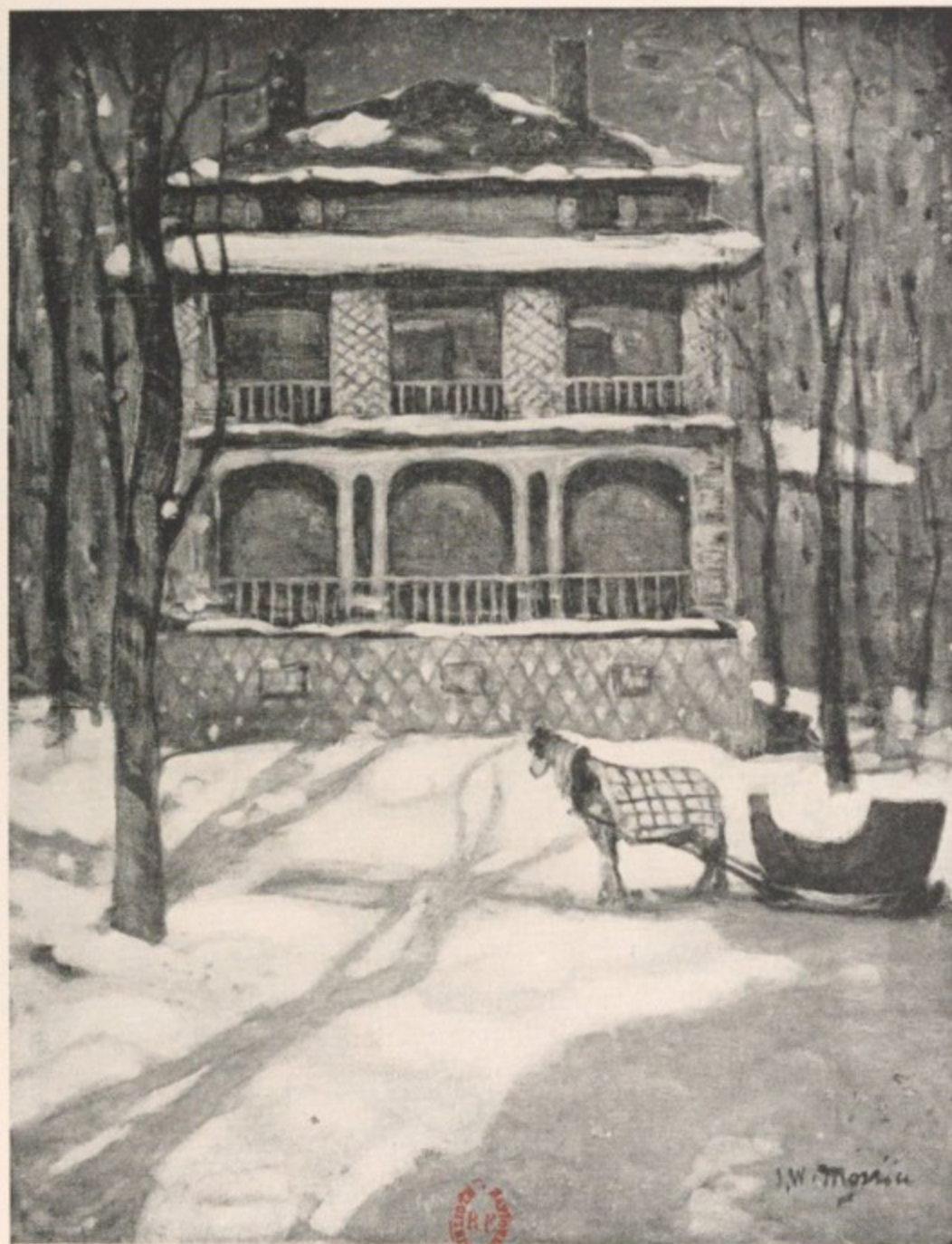
A

CAMILLE LEMONNIER

grand peintre de la Littérature française

gnement solide et transparent que donne la terre, seule, vierge, sous la fécondation splendide de la lumière du ciel. Nul tapage impressionniste de touches, nul crépitement pointilliste de tons, nulle apprêtation de dessin : Noiré laisse, pour ainsi dire, la nature s'exprimer d'elle-même, directement, à nos yeux. A l'image de celle-ci, ses paysages ne nous provoquent ni ne nous saisissent brutalement : ils nous avertissent de leur délicate chatoyance, ils nous tentent subtilement, doucement. Ces tableaux qui sont comme les aspects privilégiés du monde à des heures de mirage, nous les trouvons d'abord trop jolis et nous ne croyons pas à leur véracité ; puis, quelque passagère que nous l'estimions, leur harmonie est d'un agrément si précis qu'elle nous captive : nous nous y arrêtons, nous y pénétrons pour en contrôler, un à un, la réalité du détail délicieux, et leur joliesse même nous convainc et nous attache comme la forme la plus subtile de la vérité. L'artiste a répudié les tire-l'œil des procédés qui sont comme les fautes de goût de la personnalité humaine ambitieuse de s'inscrire en face de l'univers, il s'efface devant la nature comme l'Arabe, tout en jouissant de la beauté du monde, se supprime devant la création d'Allah. Telle, l'œuvre de Noiré vibre toute dans ce verset du poète Djelal-ed-Din :

« Je suis la voix de la création, ô Allah ! Je suis la voix des choses muettes. Les étoiles, les plantes, les diamants, tout ce qui vit silencieux pour s'exalter a pris ma voix. Je suis la parole du désert ; c'est par moi qu'il te glorifie ! »



MORRICE : *L'Hiver au Canada.*

WILSON-JAMES MORRICE

Dans tous les Salons de Paris, les toiles du Canadien Morrice se reconnaissent aussitôt par un doux rayonnement d'atmosphère ombreuse, un colorisme chaud qui se dégage et vous séduit à travers un embuement un peu gélatineux. On a subi aussitôt le charme distingué, tendre et rafraîchissant, la volupté calme et lénifiante, grave et délicate, reconstituante et apaisante, qui vous met aux lèvres comme un goût de boisson glacée. Cela s'éprouve très particulièrement et avec subtilité devant ces toiles aux tons, si l'on peut dire, suaves et onctueux d'une ravissante composition à vous communiquer le sentiment de la gaité silencieuse, de la légèreté équilibrée, de la saveur mélodique de la vie par la peinture d'un coin de parc où, au pied de hauts arbres, des mères sont assises autour de tables rondes arrosées de lumière froide, d'un chenal de port où glissent à distance des voiles bleutées, de quelque concert de plaisir champêtre arrêté sous le crépuscule à Charenton. Et l'on se demande à quoi rattacher cette délicatesse de toucher d'où provient que les personnages, les objets n'y sont jamais au premier plan de la réalité mais enveloppés dans une sorte de brume qui amortit les effets les plus vifs, dispose sur tout un lointain de rêve et mêle intimement à la reproduction de ce que le peintre a eu sous les yeux comme une part de souvenir : aussi bien n'y sent-on pas, comme dans la peinture française procédant de Courbet et de Manet, le corps-à-corps de l'artiste avec l'objet, mais plutôt comme un effleurement de sa conscience et de son œil par les formes de la vie.

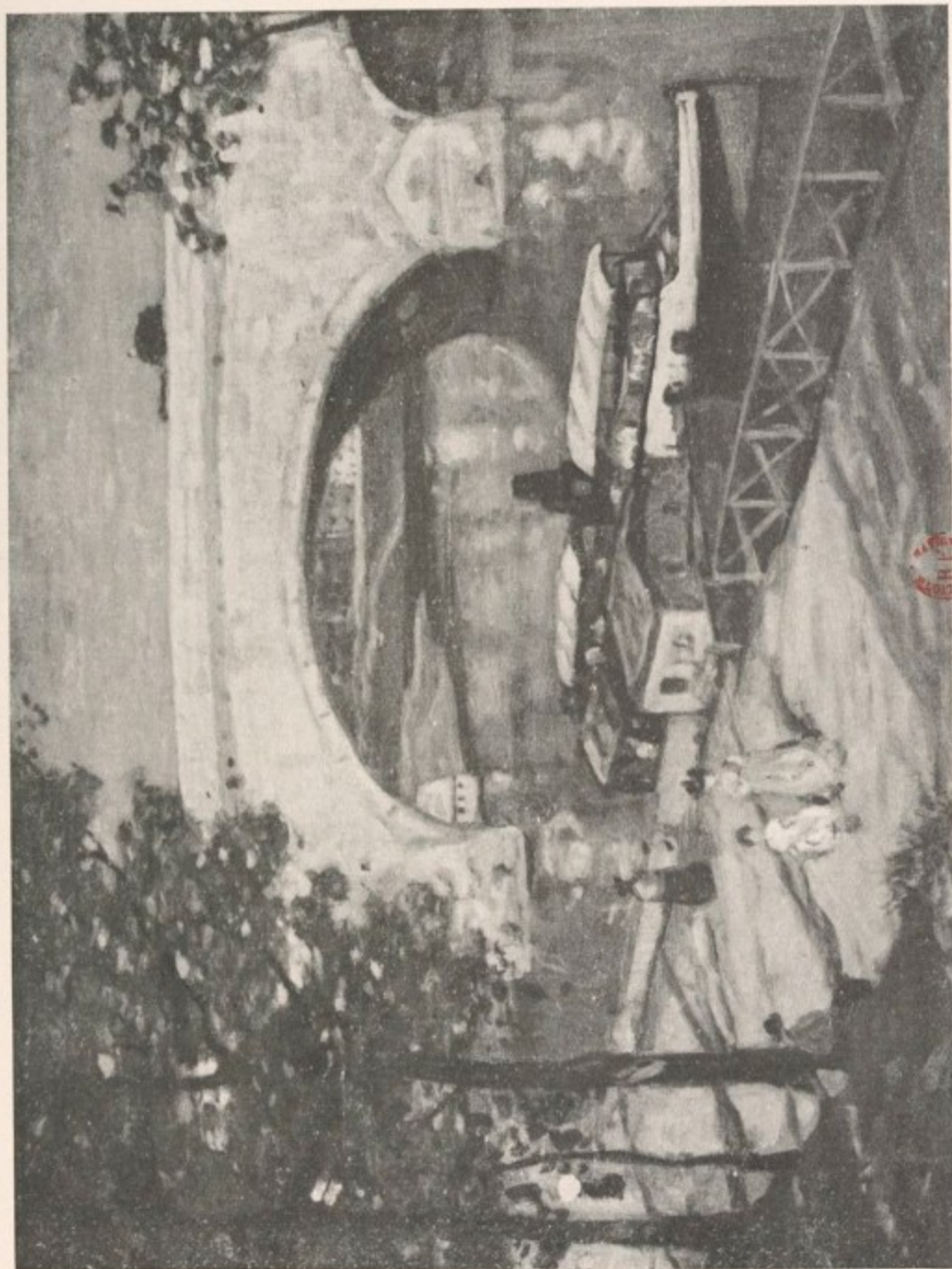
Est-ce là une des manifestations de l'idéalisme propre aux poètes saxons en l'âme desquels, depuis Ossian, traîne la brume légendaire

des Folklores du Nord et une sorte de lakisme? Est-ce là aspect de pénombre lumineuse familière aux paysages?

Il semble qu'il y ait effet de milieu, sorte de déterminisme de la brume contemplée dès l'enfance. L'âme et l'œil de l'enfant rêveur, de certains pays du Nord, qu'il doive être peintre ou poète, sont particulièrement charmés, dans la nature qu'il admire, par les vapeurs tantôt denses et tantôt diaphanes qui émanent constamment de la terre et des lacs et avec une fantaisie légère ou passionnée — comme est la fantaisie des artistes eux-mêmes de ces pays, tel Shelley — superposent au paysage solide, des rêveries atmosphériques. L'atmosphère, plus translucide là-bas que transparente, y a une existence plus substantielle, *plus intense*, plus personnelle, plus indépendante, qui s'impose à la vue et la séduit.

Dans d'autres contrées, telles que la France ou la Norvège, l'enfant admire les nuages dans la beauté précise de leurs formes bosselées ou échevelées et un Ménard ou un Diriks les peignent ; en Angleterre il n'y a guère de peintre de nuages, mais des peintres de brumes. A les goûter avec une sorte de sentimentalité de l'œil, l'artiste jeune s'habitue à les rechercher entre les diverses *apparences* de nature — qui là-bas sont si près d'être des apparitions — et à les retrouver partout. Turner, peignant Venise, nous évoque encore Londres, ne sait voir en elle qu'une Londres méditerranéenne faisant transparaître des monuments mats à travers une luminosité dense et sourde, nous révèle dans la ville du Sud, une cité baignant et comme suspendue dans une nuée de soleil : à son tour. Morrice ôte à la métropole italienne tous les fards orientaux dont Ziem l'avait maquillée et nous la montre douce, froide, dans une finesse de nuances presque austère et comme pâlie par un éclairage septentrional. Au cours de ses errances à travers le monde, il aimera presque exclusivement à rechercher partout les nocturnes de crépuscules où tous les pays se ressemblent sous le voile du brouillard, cette même atmosphère reliant tous ses souvenirs cosmopolites de façon à lui laisser savourer l'*harmonie* du Monde.

* * *



MORRICE : Le Pont de Charenton.

Il est en effet de son tempérament voyageur. A voyager perpétuellement, il se maintient dans une vision joliment palpitante où tout s'estompe légèrement et même s'égalise quelque peu au fil de la mémoire. Plus que jamais, aujourd'hui, pour celui qui se déplace constamment et en huit jours passe à un pays du Sud d'un pays du



MORRICE : *Sur la Plage.*

Nord dont les paysages vibrent encore dans son œil, plus que jamais *la vie est un rêve* dans la même pénombre d'atmosphères entremêlées. On en a bien le sentiment intime quand on considère les toiles de M. Morrice.

On y aperçoit un steppe canadien (1) dans sa neige molle et blanche comme de l'ouate où s'enfouissent de bleus traîneaux, doux passages

(1) *Hiver au Canada*, Musée de Lyon.

de mouvement dans un silence velouté par le froid; on regarde les vagues bleues à écumes cotonneuses de l'Atlantique s'écarter avec élasticité de l'arrière d'un paquebot au pont (1) duquel sont assis, espacés, les passagers, engourdis dans un sourd bien-être d'existence imaginaire, glissant dans un équilibre rapide et suspendu; on découvre la mer, d'un bleu de lac où s'approfondissent à un faible soleil des taches brunes, la mer moite et gonflée, avec les voiles écruées des barques bretonnes (2) que, des jetées, une foule à cornettes et à tabliers voit s'éparpiller et prendre à distance la consistance brillante de menus nuages mouvants sur un azur foncé; on atterrit dans de petits ports où des bateaux, délassant leurs voiles fraîches, blanches et saumonées, s'enferment dans un calme d'asile. On reconnaît Paris, ses jardins (3) ses ponts aux arcades anciennes (4), qui forment comme des entrées de port pour les lentes péniches et les bateaux bleutés, ses vieux quais historiques mouchetant leurs pierres d'ombre et de lumière au soleil qui passe à travers les feuillages, de jolis arrêts de vie quasi provinciale aux rives de l'eau, un cheval de travail pausant, une vieille tassée sur un banc, puis la banlieue, les pelouses assombries de gazon aux berges des fleuves où de petits groupes, assis à regarder couler l'eau, sous le feuillage strié des platanes, s'emmitouffent dans la lasse et plaisante mélancolie des fins de dimanche, sortes d'« Embarquements » pour la semaine peints avec un délicat sentiment des amusements souples et élégants du populaire dans les parcs (5); on est transporté à Venise, sur ses terrasses, sur ses débarcadères où des gens, gracieusement posés devant des tables, jouissent comme d'une musique éparsée et affaiblie de mandoline des passages de nuances sur le ciel, sur l'eau des lagunes à gondoles et sur les façades vaporeuses des monuments (6), — humanité voyageuse aussi amoureuse

(1) Océan.

(2) *Entrée de Port; La Plage de St-Malo*, coll. Rouché.

(3) Admirable série de l'Hôtel de M. Jacques Rouché : *Les Tuileries*.

(4) *Pont Royal*.

(5) *Charenton*.

(6) *Grand Canal, Venise*, coll. Jacques Rouché.

de passer de ville en ville, pour le plaisir esthétique, que celle du XVIII^e siècle l'était de passer d'aventure en aventure, pour le délice galant, charmante humanité nouvelle qui, sur les quais où l'ont déposée les paquebots, rêve mélodieusement à de nouveaux embarquements vers des villes voilées, vers des monuments clairs, vers des jardins à statues, avec la même sentimentalité musicale que les frêles créatures de Watteau dans *l'Embarquement pour Cythère*. Aujourd'hui, c'est



MORRICE : A Venise.

la poésie d'un Embarquement pour le Monde qui soulève et berce aux terrasses des ports comme aux balustrades des jardins les nostalgies des âmes artistes. Et l'agrément que prenaient les capricieux passagers de Watteau à la diversité un peu carnavalesque des costumes et des attributs, les modernes voyageurs le trouvent à la variété de visages, de parlers, d'allures des races assemblées de toutes parts pour assister ensemble au spectacle de l'univers.

* * *

L'art, l'idéal français est plus voisin des Anglais et des Américains contemporains que les esthétiques italienne, hollandaise ou flamande, trop crues, trop exclusives pour eux. Leur âme autant que leurs sens trouvent ensemble quelques satisfactions dans le premier. Il s'y accomplit un mélange de rêves et de réalité, de vision et de précision, de colorisme et d'harmonie, de caprice et de composition, de fugue et d'insistance, quelque chose d'une civilisation de cour galante et de libre fantaisie qui n'a cessé de les attirer depuis plusieurs siècles, et aujourd'hui encore davantage où ils deviennent de plus en plus cosmopolites, les conquiert multiples par la diversité des éléments qu'il accorde en soi par une synthèse légère et comme toujours suspendue. C'est essentiellement un art, un idéal harmoniste, et l'harmonie possède le cœur de l'artiste cosmopolite, cet éclectique du monde.

A regarder les couleurs, l'azur glauque de ses ciels fondant toujours en crépuscule, les jaunes d'automne et les roux tabac de ses feuillages caducs, le beige du sol qui sous la neige se réchauffe en orangé, les blancs de neige mats sur des éclairages chamois (1), des verts olive, des rouges comme nimbés de fumée, de tendres bleus lavés, les lignes à la fois pâles et précises dessinées par les choses elles-mêmes dans l'esquissement tremblant, quoique solide, des plans, tons étrangers assemblés avec un goût subtil, tons posés par larges accords et orchestrés avec légèreté (2), — on dirait du Canadien Morrice un Anglais redevenu Français à Paris et gardant dans sa finesse parisienne la poésie étrange du Nord. Il a le doux charme français, il vous séduit, en attendrissant profondément, autant que Watteau et Corot dont il a également hérité: un admirateur de Watteau qui a étudié les Degas de la première manière, un fervent de Corot qui eut occasion dans les expositions de voisiner avec Cottet, du Watteau assourdi, du Corot dense et élastique dans quelque chose de moderne — citadin et estiveur — et presque de démocratique.

(1) *Quai St-Augustin*, Musée du Luxembourg, Paris.

(2) *Au Luxembourg, automne*.

Il est en effet très moderne à travers sa prédilection pour le XVIII^e siècle et ses tableaux marquent nettement leur époque à travers leur harmonie spéciale faite d'un recueillement et d'une distinction qui sont comme de rêve et même d'évocation. Ses toiles peut-être les plus savoureuses et certainement les plus caractéristiques ne sont pas celles où des passants mondains accordent les tons de leurs toilettes



MORRICE: *Quai de la Seine*.

vieux-rose, crème ou havane aux feuillages dorés et somptueux des parcs et à ce ciel automnal d'un bleu de roi si dense et comme solennel, mais celles où le peuple s'assemble et se disperse dans les arènes du plaisir, surtout celles où le populo se répartit sur le gazon de Vincennes en groupes familiaux dessinés avec une élégance sobre dans une atmosphère de paix dominicale et jouissant de leur hebdomadaire journée de liberté avec un sentiment poétique, léger, aigu, mélancolique et indépendant — particulier à notre âge de fatigues

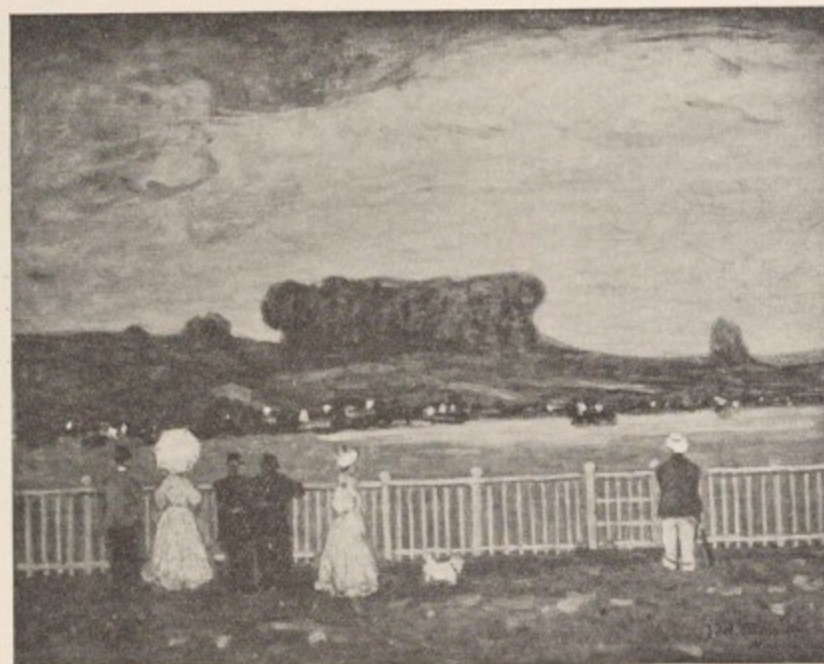
et d'art vulgarisé — mais aussi intense chez eux que dans les concerts champêtres d'un Giorgione. Et il a noté le repos *récréatif*, le silence du petit bourgeois sur la plage à l'entour du bébé isolé, avec une simplicité de touches justes et caressantes, une disposition mesurée des personnages, un développement monotone et musical du paysage par larges ensembles de ciel, d'eau, de pelouse, qui tiennent d'une très profonde compréhension mélodique de ces sujets.

De tout cela se dégage une volupté quiète. On a toujours l'impression qu'il peint le dimanche après-midi, parce que c'est ce jour-là que dans la satisfaction du nonchaloir, dans la légèreté des atmosphères, les gens en s'espçant au dehors recomposent par leurs costumes et par leurs attitudes des *groupements* anciens et bien encadrés au site, que ce soit devant un port de Bretagne où les petits tabliers des voiles se gonflent sur la mer vert-bleue, soit au bord des lagunes de Venise où un campanile dresse au-dessus du sable lisse sa silhouette pâle et saumonée, soit au-dessus d'une berge où se promènent de hautes jupes rosées à capuchons et à mantilles noires.

* * *

M. Morrice est le *peintre du calme*. C'est la volupté du calme dans un sentiment presque religieux d'intimité. Elle est rendue par la mollesse ouatée de sa peinture à laquelle il donne la vibration de la vie, par l'emploi de la tâche lumineuse, qui n'est point ici procédé de métier mais utilisation des effets de la réalité: tamisage de la lumière à travers les arbres sur des tables de boulevards, moutonnement des écumes dans l'océan, éparpillement des fleurettes dans un pré. La nature est ici mélancolique, pleine de discrétion et presque d'hésitation, à moitié engourdie dans une brume invisible, assoupie dans une tonalité sourde où s'enveloppent affectueusement les notes vives. Le peintre donne le relief somnolent des choses, par là une impression grande et légère de paix, quiètement solennelle, par là, dans ses groupements espacés, dans la façon dont il réunit sur l'herbe les jolies et cordiales taches lumineuses que sont les êtres, dans la grâce attroupée des feuil-

lages, le sentiment du recueillement qu'il y a dans le rassemblement. Tout a un air céleste, un frisson d'émotion stellaire, ample dans la tendresse : dans les tableaux de M. Morrice la mer, frangée d'écumes, a la grandeur froide d'un ciel étoilé; dans toutes ses toiles, les notes claires se disséminent en constellation, elles y apparaissent comme naissent les étoiles : c'est un doux surgissement des couleurs.



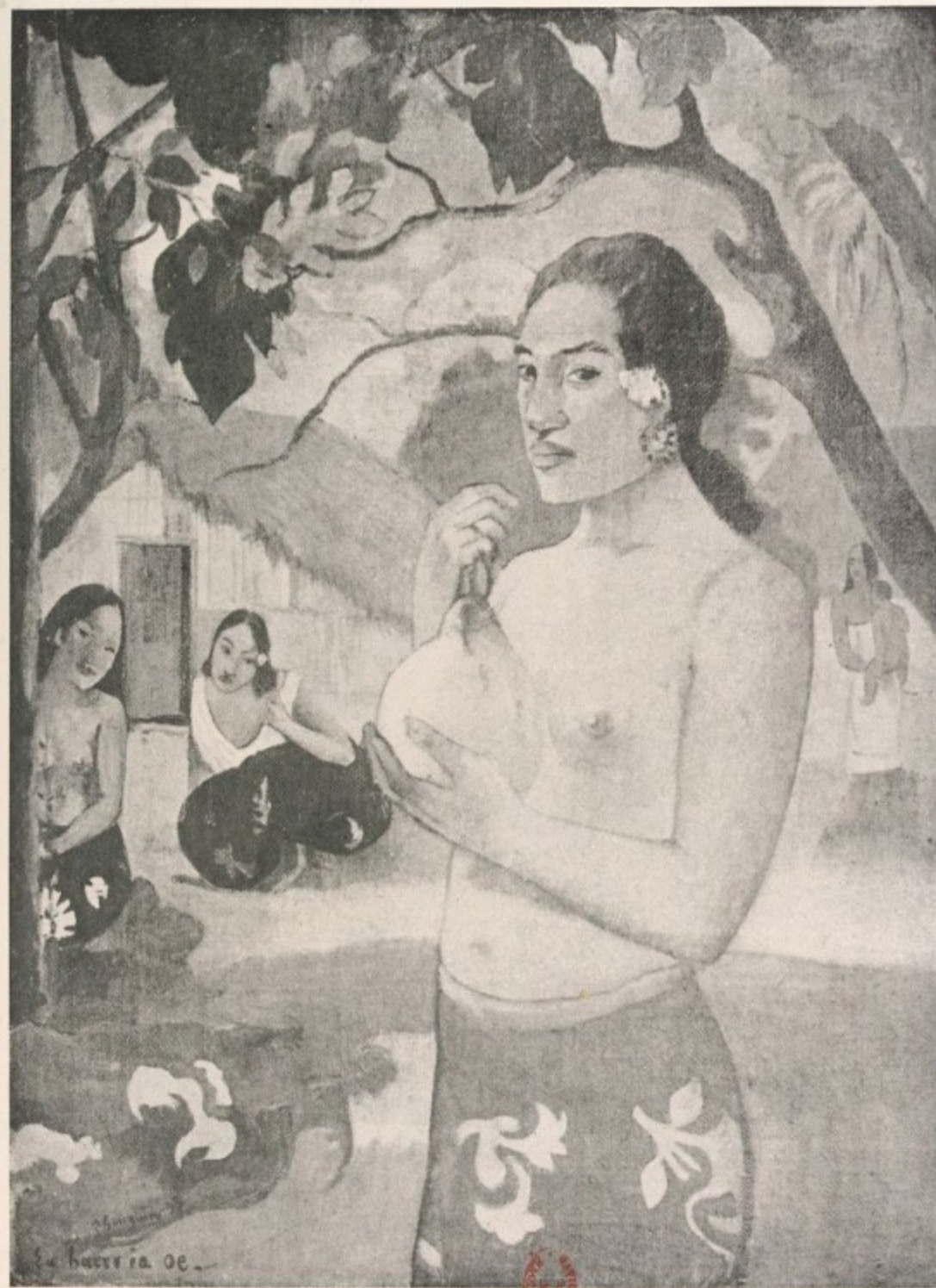
MORRICE : *Courses de Vincennes*.

Tout a un air éternel dans une langueur de renoncement : ainsi ce paysage verlainien de Charenton, le soir, exposé au *Champ de Mars* en 1904, où, sur l'herbe, dans la permanence délicieuse du crépuscule, s'attardent des gens indistincts, d'une rêverie et d'une humilité prenantes, petites gens du peuple charmantes comme des bergers de Watteau; ainsi ses tableaux de la mer (1) où M. Morrice apparaît bien un peintre de l'Eternité dans tout ce qu'elle a pour un philosophe et un

(1) *Sur la Falaise*.

artiste de joli, de léger, et si l'on peut dire, de superficiel. Et c'est aussi à cause de cela qu'il est le peintre du crépuscule où il n'y a rien de trop arrêté, où tout se prolonge tiédement dans la pénombre universelle; c'est aussi pour cela qu'imaginatif et sensible il nous apparaît un peintre du souvenir, que ses paysages sont des évocations qui semblent, en leur dégel, couler dans la pénombre de la mémoire.

D'où une grande et retenante poésie. Poésie qui nous apparaît bien déterminée non seulement par sa vie personnelle de déraciné sans nationalité, mais aussi par son âme de race américaine. L'Amérique de civilisation européenne date de deux siècles et n'a pas d'histoire, n'a pas de passé architectural : l'Américain est attiré en Europe et particulièrement en France, séduit par l'élégance et l'harmonie qui sont comme un rythme du passé. N'ayant point de passé lui-même, il est dans un état d'âme nostalgique et la brume plait au nostalgique qui y berce plus facilement sa mélancolie de n'avoir point de traditions ni de légendes paternelles: il y a en lui un regret de n'avoir pas trempé son esprit dans une atmosphère historique qui se satisfait à se bercer dans l'antique et primordiale brume. L'Américain poète se plaît à délier ses sensations élyséennes, des sentiments néo-évangéliques, des religiosités deliquescentes dans un vocabulaire fluide et nacré, dans une syntaxe savamment inconsistante. L'Américain peintre se forme une manière caressante et ouatée, aime à peindre avec un pinceau gras et fugace comme s'il peignait avec de la brume, — M. Morrice ainsi que Whistler, avec une palette de bleu sourd, de blanc écumeux, de gris de vapeurs, de colorations lunaires, avec les couleurs d'un spectre plus lunaire que solaire.



Phot. communiquée par la Galerie Volland, Paris.

GAUGUIN : *En haeroia oe.*